

Une noce de village : (tableau des moeurs du canton d'Argovie) : [suite]

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **7 (1869)**

Heft 44

PDF erstellt am: **19.04.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-180522>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

pompa coumin clia ké noutron menistré l'a atsetâ po arrosâ son courti.

E toparâi la môda colâvé.

Fau vo deré, ke tota la manigance lé din n'a petita kissetta in fer décoûté lo tre. Dian ke lé pllainé d'iguié mâ.... vo saidé lo ditton :

L'igu' est bouna perto ké din lo vin.

Ne lai ia min d'écauvra, min dé palantse min dé tor, dé corda, dé palantson, rin dé to cin. On n'ohiessâi ni cresena dé cê, ni rolhi dé lè coumin âi z'otro tre.

E toparâi la môda colâvé.

Vo lo dio sin mantéri, cin va kasu solet k'on ôietraî volâ n'a motse. Assebin l'odzo, la gnâi, lo peson, to cin lé in giuza.

Lai ia n'a granta kiessa rionda ké faite coumin lé baragne dâu tsemin dé fer, io vo pouaidé lai mettré onna trolhia dé la metsance.

Ah ! mon pourr 'onclio, né pe rin dâu tin k'on tsantavé la partia dé la né intré lé dou repousse-gnon é ke falliâi dou dzo po fèrê n'a trolhia. Orindrai vo fon n'a trolhia dévan midzo, iena la vèprâ é kan cé vin la nè tot est netteyi.

Adon, adieu la trinka é lo brantevin, lo dzaino lé tôlamin bourlâ ke lé set coumin la grolla.

Ora, ke volliâi vo ke vo diesso ? Noutron martsau ké on to fin crâi ke lai ia ô quié d'estra din clia kissetta. Tant-y-a ke kan ié voliu la tacouna cin m'a fotu n'a dzielliahié pai lé ge, ke mé freccassivon coumin lo fû .Diablo lo pa lâi su torna. Cin m'abailli à comprindré por quié lai dion lo *tre drôlique* ; fo pa lâi sé fiâ sin cognaitré lo sécré.

Se vo voliâi l'apprendré vo fau vo z'adressi à cê ke tin la pousta in Aillo, ké on to boun 'infan, mimamin ke m'a pahi cartetta in saillecin dé son tre.

Porta vo bin tau k'au boun-an.

Voutron névâu
LOUIS CROISIER.

Lausanne, 28 Octobre 1869.

Monsieur le Rédacteur,

Un comité de membres de l'Assemblée fédérale va s'occuper, dit-on, de l'érection d'un monument pour remplacer la vieille statue de Tell qu'on voit encore sur la place d'Altorf. Un tel projet ne saurait rencontrer beaucoup de sympathie dans un temps où la Suisse, toute à ses rêves d'avenir, fait d'énergiques efforts pour se dégager des liens du passé. Tell et les hommes du Grütli aimaient la liberté sans doute ; mais ils ne surent pas s'élever à cette pensée de l'unité qui fait l'idéal de la génération actuelle. Etroits dans leurs conceptions, ils nous ont légué la Suisse des cantons, ce bizarre assemblage de lois et coutumes diverses qui excite le sourire des grands politiques du jour. S'ils revenaient, on les appellerait les « chauvins du cantonalisme », suivant l'expression du *Bund*.

Dans leur extrême simplicité, ils nourrissaient contre les oppresseurs étrangers une haine profonde,

sentiment qui n'a plus sa raison d'être aujourd'hui que ceux-ci nous envoient leurs millions pour percer nos montagnes.

Les vieux Suisses fondèrent l'alliance du Grütli ; notre génération a vu éclore l'alliance du Saint-Gothard, qui, avec le projet Welti, ouvre au pays les perspectives d'un glorieux avenir.

Si l'on veut des statues, qu'on en élève aux héros de la Suisse nouvelle, à ces patriotes désintéressés qui règlent nos destinées au taux de leurs dividendes. Et quant aux ancêtres, laissons-les en paix ; il n'est plus temps de réveiller leur souvenir quand leur œuvre va disparaître.

D.

Nous trouvons dans la *Vie parisienne* un charmant parallèle entre la Parisienne et l'Allemande :

La Parisienne s'habille ; l'Allemande se couvre.

L'Allemande marche ; la Parisienne ondule.

Les Allemandes sont laides ou belles ; les Parisiennes sont toutes charmantes ; il n'y a pas de laides, il n'y a pas de belles non plus.

Emu ou indifférent, le regard de l'Allemande est toujours franc et honnête. Quels délicieux abîmes que les yeux d'une Parisienne ! Le moins qu'on en puisse dire est ce que le chevalier de Grammont disait de sa maîtresse :

« Ses yeux ont toujours l'air de faire quelque chose de plus que de vous regarder. »

Avec l'Allemande, c'est oui ou non pour toujours. Avec la Parisienne, ce n'est jamais tout à fait oui, ni tout à fait non.

L'Allemande attendra dix ans sous l'orme ; la Parisienne n'attendra pas dix minutes.

La Parisienne est surtout fine ; l'Allemande est surtout bonne.

Il suffit à l'Allemande d'être admirée d'un seul ; la Parisienne veut l'être de tous : elle renoncerait plus volontiers à l'admiration de son amant qu'à celle des passants.

La Parisienne est une artiste. L'Allemande est une femme.

Conclusion : il faut aimer en France et se marier en Allemagne.

Une noce de village.

(Tableau des mœurs du canton d'Argovie.)

VI

Le lendemain, les premières lueurs du jour naissant se montraient à peine à l'horizon, sur les glaciers de la Suisse orientale, que déjà Christian était sur le chemin qui mène au Steinigberg. De temps à autre, de l'ombre et du silence des buissons, le merle faisait entendre une note brève qui allait se perdre, comme un rêve, dans le crépuscule vaporeux du matin. Du fond de la vallée s'élevait une légère bande de vapeur, formant comme un voile destiné à couvrir les mystères de la nuit, ainsi que les puissances occultes qui voltigent autour de l'homme durant son sommeil. Peu à peu, le léger vent du matin et le babil des oiseaux annoncèrent le réveil successif de la nature, encore à moitié endormie. Pendant ce temps, le jeune homme suivait son chemin, qui tan-

tôt parcourait de sombres massifs d'arbres et de buissons, et tantôt reprenait l'air et la lumière dans une éclaircie de la lisière des forêts. Tout cela était bien en harmonie avec les idées confuses et les énigmes dont l'âme de Christian était remplie.

Peu à peu, les premiers feux du jour commencèrent à se montrer plus nettement, le soleil éleva son globe éclatant au-dessus des montagnes, dorant de ses rayons les cimes des sapins. Alors Christian s'arrêta sur le sommet chauve du mont qu'il venait de gravir, pour jeter en arrière un coup d'œil sur la vallée. Là, au milieu d'un bouquet d'arbres en fleurs, était sa maison. Les rayons du soleil, réfléchés par toutes les fenêtres, présentaient l'image d'un feu de joie. Christian songea à sa douce Meilé et revint aux idées qu'il avait sur elle. « Non ! » s'écria-t-il, « je pèche contre Dieu et contre moi-même. Pauvre bien-aimée ! son cœur se fonde dans le désespoir et dans les larmes, tandis que je... » Il n'osa pas achever. Se retournant brusquement, il marcha à pas précipités vers la cabane du pionnier, cabane tombant de vétusté et couverte d'un chaume qui, depuis longues années, supportait toutes les injures du temps. Cette cabane se trouvait au milieu d'un petit pré. Au bout d'une heure, Christian en sortit plus sombre qu'il n'y était entré. Il avait bien toute confiance dans les remèdes qui lui avaient été indiqués, mais restait une question... une question sur laquelle se concentraient toutes ses pensées... et, cette question, le pionnier n'avait pu l'éclaircir. Lorsque le jeune homme avait voulu savoir qui avait jeté un sort dans la maison, le pionnier lui avait répondu qu'il ne pouvait le découvrir. Une fois un démon établi dans un domicile, il est également difficile de l'en chasser ou de le combattre, attendu qu'il sait déjouer tout ce qu'on entreprend contre lui. Allez, avait dit le pionnier, en concluant, allez chez les capucins de Sursee, ils en savent, sur ce chapitre, plus long que moi.

Christian prit donc le chemin de Sursee. Cette localité est près du lac de Sempach. Pour s'y rendre, depuis la vallée de la Reuss, on franchit une chaîne de hautes collines garnies de forêts. Le chemin va montant jusqu'à un plateau marécageux que l'on franchit pour descendre de l'autre côté. En gravissant, pour atteindre le haut de la colline, Christian siffla un air pour se distraire de ses sombres pensées ; il fit comme les enfants qui passent par un endroit effrayant, et qui chantent à gorge déployée pour se persuader qu'ils n'ont pas peur. En traversant la tourbière qui forme une vaste bruyère depuis Munster à Sursée, épuisé par les émotions qui le tourmentaient, il s'assit près d'une fontaine qu'un esprit de bienfaisance a placée dans ce désert. Devant lui, sur la bruyère brumâtre, régnait un silence de mort : aussi loin que l'œil pouvait tendre, on n'apercevait pas une âme : aucun oiseau ne célébrait par son gazouillis les beautés d'une matinée de printemps. Seul, un épervier, traçant lentement de grands cercles dans les airs, épiant sa proie cachée dans le marais. Un sourire amer parut sur le visage de Christian, lorsqu'il lui revint à l'esprit que, l'an dernier, il avait suivi ce même chemin, fusil chargé sur l'épaule et en compagnie de rudes gaillards, pour aller chasser le gouvernement de Lucerne et ses partisans, c'est-à-dire tout juste ceux auprès desquels il se rendait en ce moment pour demander consolation et secours.

L'homme en vient à de semblables contradictions lorsque, abdiquant sa volonté, il se laisse entraîner par un courant dont il ne connaît pas l'issue ; il finit par saisir la moindre branche qui flotte avec lui, il s'y cramponne sans réfléchir que, comme lui-même, cette branche est le jouet des eaux. Si Christian eût mieux écouté ce qui se passait au dedans de lui, il aurait entendu une voix intérieure qui lui criait : « Retourne sur tes pas, tu fais fausse route ! » mais le désir d'arriver à la vérité et à la lumière sur les sombres idées qui l'obsédaient, lui firent négliger l'avertissement de sa conscience. Il en fut de même lorsqu'il se trouva près des murailles silencieuses du cloître, son sang éprouva un mouvement de répulsion, mais le désespoir qui tourmentait son cœur de père l'emporta, et il franchit le seuil. Sur sa demande, on le conduisit le long d'un vaste corridor, pavé de dalles humides et plein de retentissements, jusqu'à la cel-

lule du père Ambroise. C'était un homme âgé et vénérable, qui, par son accueil affectueux, captiva de suite l'entière confiance du jeune homme.

La cellule du père Ambroise respirait autant de calme que l'intérieur de Christian était agité. C'étaient deux mondes opposés qui se trouvaient en présence l'un de l'autre : la recherche passionnée du bien-être matériel, en présence du renoncement absolu aux chimères de la vie humaine. C'était un avertissement solennel et suprême, qui venait terminer la série de ceux que les splendeurs de la création avait déjà donnés. Un rayon de soleil perçant au travers d'une fenêtre en ogive à dix pieds au-dessus du sol (symbole de la lumière qui vient d'en haut) éclairait à la fois un crucifix suspendu à une colonne, et la figure paisible et douce du père Ambroise. Celui-ci demanda au jeune homme l'objet qui l'amena. Christian éprouva en face du religieux, à la fois de la confiance et de la gêne. Il raconta son fait en supprimant beaucoup de choses, et dit en terminant, que le garde-forêt du Steinigberg, ne pouvant le renseigner, l'avait envoyé pour apprendre quel était le malin esprit qui le poursuivait et comment on pourrait le combattre. Le père Ambroise lui répondit que de pareilles questions n'étaient encore jamais venues se poser dans le couvent de Sursée, et qu'il n'était point qualifié pour les résoudre. Nous admettons, lui dit-il, la toute-présence de Dieu, nous affirmons que rien ne saurait arriver sans sa volonté. Il permet les maux pour éprouver ou châtier ceux qu'il aime, et que ce soit l'un ou l'autre cas, il n'est qu'un remède, c'est la prière. En vain la création proclame la grandeur et la bonté de Dieu, en vain la science nous apprend que toutes les étoiles que nous voyons, quoi qu'occupant un espace de douze cent millions de lieues, ne forment qu'un point dans l'immensité des cieux ; en vain l'expérience de chaque jour nous montre une main dirigeant toutes choses ; l'homme a voulu se croire l'égal de Dieu, et au moyen des sciences, refaire la création. Il s'est fait Dieu en opprimant ses semblables, en les dépouillant, en créant un monde social qui est un véritable enfer. Le remède à ces maux nous est offert par le christianisme qui nous détache des misères d'ici-bas, pour nous élever vers les choses d'en haut. Mais l'homme qui se croit si grand et si fort, n'est, au fond, que le jouet, le misérable esclave de la femme dont il s'empresse de remplir les volontés, les désirs et jusqu'aux moindres caprices. Et la femme, qui connaît son ascendant, en abuse pour mener à sa fantaisie ce grand enfant qui s'appelle l'homme et qui obéit tout en ayant l'air de commander. Le démon, à son tour, mène la femme et la rend insatiable dans ses désirs. Tout le mal vient de la femme, elle a causé le péché originel, et aujourd'hui encore c'est par son moyen que le diable joue son jeu. Paysan de la Haldé, l'homme ne se délivrera jamais de ses chaînes terrestres, aussi longtemps que la femme le mènera à son gré. Soyez chrétien, priez, et rappelez-vous que le démon n'a aucune puissance sur les maisons que protège la bénédiction divine. L'audience était finie.

(La suite au prochain numéro.)

Pour paraître au 1^{er} novembre,

chez L. MONNET,

au bureau du CONTEUR VAUDOIS

CARTE CÉLESTE

avec horizon mobile,

(Prix 4 francs.)

portant une explication sur la manière de s'en servir et indiquant exactement, par un mécanisme très simple, l'état du ciel pour chaque heure. Au moyen de cette carte, les personnes les moins exercées aux observations astronomiques, peuvent facilement s'orienter dans le ciel et apprendre à connaître les diverses constellations.

L. MONNET. — S. CUÉNOUD.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD ET DELISLE